



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

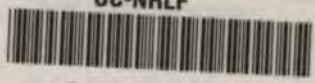
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DC
223
7
N3

UC-NRLF

B 4 570 091

YD 19247



APERÇU MILITAIRE

sur

BATAILLE DE MARENGO

par

LE COMTE DE NEipperg

Extrait de la REVUE DE PARIS du 1^{er} Juillet 1866.



SAINT-AMAND (Cassis)

IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE MESSIÈRE

Imp. L'Éclaircie près la Bibliothèque d'Amboise.

1866

UNIV. OF
CALIFORNIA

APERÇU MILITAIRE

SUR LA

BATAILLE DE MARENGO

PAR

LE COMTE DE NEIPPERG

Extrait de la REVUE DE PARIS du 1^{er} Juillet 1906



SAINT-AMAND (CHER)

IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE BUSSIÈRE

Rues Lafayette, de la Polerie et d'Austerlitz

—
1906

TO THE
ABBOT

IC 223
.7
N3

**Fournier
Collection**

APERÇU MILITAIRE

SUR

LA BATAILLE DE MARENGO

Dans la carrière de la gloire, il faut courir et non pas se trainer avec des béquilles.

Un heureux hasard nous a fait découvrir le manuscrit autographe d'une relation de la bataille de Marengo par le Feld-Maréchal Comte de Neipperg. Ce manuscrit, qui se trouvait dans les archives d'une des plus illustres familles de la Lombardie — la famille Litta —, n'a jamais été publié jusqu'ici et nous avons pensé qu'il pourrait intéresser les lecteurs de cette *Revue* ¹.

Non publié.

Certains détails sont en absolue contradiction avec les récits que les écrivains les plus autorisés ont faits de cette bataille mémorable.

1. En 1815, le propriétaire de ce manuscrit était le comte *Pompée Litta-Biumi-Resta* (1781-1852). Officier distingué du corps italien d'artillerie qui faisait partie de l'armée française, il fit toutes les campagnes de l'Empire, prit part aux batailles d'Ulm, de Sacile, de Raab, de Wagram, et donna sa démission à la chute de Napoléon dont il était un admirateur enthousiaste. Dès lors, il se voua exclusivement aux études historiques et publia l'*Histoire des familles célèbres italiennes*, monument colossal d'érudition, de patience et d'impartialité, dont l'Italie s'honore à juste titre et dont l'équivalent n'existe dans aucune autre littérature. Après sa mort, le manuscrit devint, par héritage, la propriété du Dr Antonio Galimberti, que nous sommes heureux de pouvoir remercier de la parfaite amabilité avec laquelle il a bien voulu nous en donner communication.

Il suffira de relire les mémoires du temps, la *Correspondance de Napoléon*, les lettres si intéressantes du père de George Sand et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Nous nous bornerons à souligner les expressions de haine que notre auteur, lors de la discussion du traité d'Alexandrie et du souper qui en fut la suite, prodigue à l'adresse des aides-de-camp du général Berthier, à l'*arrogance française* de cette *racaille dorée*. Ces sentiments sont fort compréhensibles dans un pareil moment. Cependant, on sent percer sous les paroles de blâme qu'il a pour les chefs de l'armée autrichienne, l'admiration qu'il éprouve, à son insu peut-être, pour le courage et l'héroïsme des soldats français : il regrette que le général Mélas n'ait pas su exciter chez ses subordonnés *ce même enthousiasme pour sauver l'honneur de nos armes que nous avons si souvent remarqué parmi nos ennemis*.

Ce qu'il dit du baron de Mélas — et incidemment du général Zach — auquel il attribue toute la responsabilité de la défaite, — détruit complètement la légende qui s'était formée — même chez nous — sur les capacités stratégiques de ce général en chef. La plupart des historiens, et Napoléon lui-même dans sa *Correspondance*, ont voulu reconnaître dans ce capitaine une bravoure, une activité, une présence d'esprit bien supérieures à ce qu'il était humainement permis d'attendre de son grand âge, et ils ont mis sur le compte de la fatalité l'échec des armes autrichiennes. Le major Neipperg remet les choses au point. Du vaillant général dont parlent Thiers et Napoléon, il ne reste qu'un vieillard indécis, titubant, *avec un moral aussi tremblant que son physique*, et qui, à l'heure tragique, ne montre qu'irrésolution et qu'incapacité.

Toutes les observations du comte de Neipperg et la longue conversation qu'il eut avec le général Berthier au lendemain de la journée de Marengo, alors qu'ils traversaient au milieu de la nuit le champ de bataille encore tout jonché de cadavres, avec une escorte de dragons portant des flambeaux, sont d'un haut intérêt historique. L'entrevue qu'il eut, le jour suivant, avec le Premier Consul, ne manque pas d'être piquante. Il reconnaît qu'il fut reçu affablement et que Bonaparte lui dit *mille choses flatteuses*. Certes, lorsqu'il écrivait ce mémoire, le major Comte de Neipperg ne prévoyait guère qu'à quatorze ans de là il serait *désigné* par François II pour être *attaché à la personne* de cette archiduchesse Marie-

Louise, qui avait été la compagne du César moderne, et que plus tard il devrait l'épouser à son tour.

HENRY PRIOR ¹

Milan, octobre 1905.

I

La dernière campagne de 1799, surtout sa fin, prouve le désavantage qu'il y eut que les deux armées, agissant en Allemagne et en Italie, ne fussent point soumises au même chef. Au lieu d'ouvrir la nouvelle campagne par une opération combinée des deux armées en Suisse, on se contenta d'y laisser un corps qui eut l'ordre de se tenir sur la défensive. L'armée d'Allemagne agit de nouveau en Souabe et sur le Rhin ; les Russes se séparèrent de la coalition et l'armée d'Italie entra dans la « Rivière de Gènes ». La conquête de ce pays (que nous espérions nous ménager sans beaucoup de peine et que l'influence des Anglais, auxquels il importait infiniment de se voir maîtres du port de Gènes, si avantageux à leurs vastes projets maritimes, fit décider sans beaucoup d'opposition) fut le plan d'opérations soumis à la cour de Vienne durant l'hiver de l'an 1800.

Nos opérations dans les gorges de Gènes commencèrent dans les premiers jours du mois d'avril. Deux seuls mois de campagne coûtèrent à l'armée d'Italie le noyau de son infanterie. La guerre de montagne, peu faite pour notre soldat, des marches continuelles, les mauvaises mesures prises pour les vivres, nous enlevèrent plus de 20 000 hommes de troupes

1. Un mot encore sur la forme de cette relation. On reconnaîtra à première vue qu'elle est l'œuvre d'un étranger et qui plus est d'un Allemand. Sans parler de l'orthographe dont nous n'avons pas cru devoir respecter l'originalité par trop capricieuse, c'est un amoncellement de phrases incidentes, greffées les unes sur les autres et qui rappellent certains ouvrages allemands dans lesquels il faut tourner deux pages pour arriver au verbe de la proposition principale. Nous avons dû par conséquent diviser ces longues phrases en plusieurs endroits, et remettre certains mots à la place qui leur convenait.

d'élite. L'armée française, commandée par le général Masséna, qui dut, après nous avoir opposé une vigoureuse résistance, se jeter dans Gênes, n'était que de 25 000 hommes, donc guère plus forte que la perte incroyable qu'elle nous fit essuyer.

La Suisse fut entièrement négligée et abandonnée. L'ennemi resta maître du Saint-Gothard, la clef de l'Italie et de l'Allemagne ; de là il lui était facile de fondre sur l'Allemagne, le Tyrol ou l'Italie. Il n'avait aucune opposition à redouter.

En attendant, nous eûmes des succès dans la « Rivière de Gênes ». La place et son port furent bloqués très à l'étroit par terre et par mer ; nous ramenâmes les débris de l'armée française, commandés par le général Suchet, jusqu'au Var ; mais malheureusement notre bonheur nous éblouit de manière à nous faire oublier entièrement la sûreté de nos flancs et de nos derrières. L'ennemi rassembla une armée de réserve à Dijon, passa quoique avec beaucoup d'opposition — non de notre part, mais de celle de la nature — le Grand et le Petit Saint-Bernard, s'empara d'Aoste et d'Ivrée, point essentiel qu'on avait négligé de continuer à fortifier, quoique la nécessité en fût généralement reconnue. Le seul fort de Bard, commandé par le brave capitaine Bernkopf (de Fr. Kinsky), fit une résistance qui lui mérita l'admiration de toute l'armée française et qui arrêta pendant plusieurs jours sa marche au point qu'elle dut l'assiéger et franchir les montagnes les plus difficiles et les plus escarpées, pour pouvoir tourner cette petite place et faire passer à force de bras son artillerie qu'elle n'aurait jamais pu tirer à elle, si Ivree, qui est un point excellent sur la grande route de la Vallée d'Aoste et qui la barre entièrement, n'avait point été rasée contre tout sens militaire. Après plusieurs combats très opiniâtres à La Chiusella et près de Romano (où le digne général Palffy perdit la vie),¹ le corps du général Haddick, — malgré sa vigoureuse résistance et les entraves qu'il aurait encore pu porter au déploiement de l'ennemi dans la plaine ou en le suivant vers la Sesia, si on

1. Thiers fait mourir le général Comte Palffy à La Chiusella, c'est-à-dire qu'il ne fait pas de distinction entre les deux petits combats de La Chiusella et de Romano.

l'avait renforcé comme il le demandait (l'ennemi n'ayant pas encore pu faire déboucher ni son artillerie ni sa cavalerie du défilé de Bard), — reçut l'ordre de se retirer de sa position de l'Orco à Turin, pour rejoindre l'armée dans sa marche sur Alexandrie.

Toute notre immense cavalerie était éparpillée inutilement, une partie en Piémont, une partie du côté de Gênes et le reste au corps du général Wukassowich, à la Sesia et au Tessin, au moment où, par sa réunion, elle aurait pu écraser entièrement l'ennemi, dans son déploiement dans la plaine, ou au moins l'empêcher de descendre des collines en ne cessant de les côtoyer.

L'ennemi, débouchant par les collines du Biélais, força le passage de la Sesia où commandait le général Festeinberg et lui enleva Verceil le 30 mai ; de là il s'avança jusqu'au Tessin le 1^{er} et le 2 juin, fit rétrograder jusqu'au delà de l'Adda le corps du général Wukassovich, dont l'infanterie peu forte fut jetée dans les places de Milan, de Pizzighetone, d'Arone et de Mantoue dépourvues de garnisons et dont la cavalerie fut paralysée derrière l'Adda et l'Oglio.

Il s'empara de Milan, dont les richesses et l'esprit gallomanisé des habitants lui fournirent des ressources en tout genre, argent, habillements, vivres, etc. Les proclamations françaises produisaient en un instant tout ce que toutes nos mesures n'avaient pu nous procurer depuis un an que nous étions maîtres de ce pays. Une grande partie de notre parc de grosse artillerie nous fut enlevée à Pavie, par la sage économie de nos commissaires qui marchandèrent sur quelques kreutzer de plus ou de moins, qu'il aurait fallu payer aux bateliers pour le transport à Venise sur le Pô.

L'ennemi arriva à Plaisance, s'empara de notre pont et, à cette époque encore, des personnes qui avaient la réputation de grands tacticiens, ne voulaient point se persuader que Bonaparte se trouvait en forces, en Italie, tandis qu'il était déjà maître de notre tête de pont de Plaisance.

Ce n'est qu'alors, après avoir perdu le temps le plus précieux, qu'on rassembla les différents corps de l'armée dispersée en Piémont, au Var et au blocus de Gênes (qui venait de se rendre par capitulation au lieutenant-général Ott et à

l'amiral Keith) sous les murs d'Alexandrie. Au moment de sa réunion, elle était forte de 38 000 hommes. Le corps du général Ott, revenant de la place de Gênes, et qui devait se porter en marches forcées à Plaisance pour en défendre la tête de pont, n'arriva plus à temps ; au lieu de chercher à éviter le combat et de faire au moins une retraite mesurée pour arrêter l'ennemi quelque temps dans sa marche rapide vers la Scrivia et la Bormida, il fut défait et éparpillé dans un combat inutile à Casteggio et se retira, par Voghera et Tortone, avec une perte de 4 000 hommes et un *esprit de terreur* très dangereux, vers l'armée en deçà de Marengo.

Cette retraite précipitée nous engagea encore dans une affaire très meurtrière le 10 juin au soir, à laquelle un partie de l'armée dut prendre part pour soutenir le corps de M. d'Ott et pour arrêter l'ennemi qui s'était déjà avancé jusqu'au coin du bois, en deçà de Marengo et vis-à-vis de notre camp à la rive gauche de la Bormida, donc en face de notre armée.

Une bataille perdue compromettait le salut de l'Italie et de l'armée. Beaucoup d'officiers généraux et de l'État-Major (entre autres le major Volkmann, qui remit au général en chef une protestation par écrit) furent d'avis de ne point la donner, prouvant qu'il ne pouvait résulter que de l'avantage pour nous et du désavantage pour l'ennemi si l'on évitait le combat. L'opinion dominante était de passer le Pô à Casale, de se porter droit vers le Tessin, où l'ennemi n'était plus en forces, et de le mettre, par cette nouvelle position, entre nous et nos places du Piémont, comme Tortone, Serravalle, Valence, Alexandrie, Turin, Coni, Ceva, Arona et Milan, bien fournies en tout genre.

Pour donner quelque éclaircissement sur la préférence militaire que méritait ce projet, j'insérerai ici un petit extrait du plan que le major Volkmann, de l'État-Major général, soumit pour son exécution au général en chef Baron de Mélas.

Le 11 juin, le général Zach avait fait une disposition pour passer le Pô à Valence et pour attaquer Pavie (c'est la même disposition supposée que nous verrons plus tard qu'il fit tenir, par des espions, à l'ennemi, pour lui donner le change sur nos projets). Ce plan aurait été très difficile dans son exécution, non seulement parce que nous n'avions point de pont à Valence et qu'il aurait fallu le construire, mais aussi parce

que la rive gauche du Pô, à cet endroit, était occupée par les deux divisions françaises de Chabran et de Chambarlhac (à la vérité celles qui avaient le plus souffert dans les défilés de la vallée d'Aoste), qui s'étendaient depuis Borgofranco jusque vers Villanova, en avant de Verceil, pour observer nos mouvements vers Valenza ou Casale. Il aurait été facile à ces troupes de se jeter dans Pavie qui est au delà du Tessin, de manière qu'elles auraient pu nous en défendre le passage. De plus, le terrain sur la rive gauche du Pô était tellement inondé par le débordement des eaux, — et, même sans cela, d'une nature très marécageuse, — que l'on aurait à peine pu y faire passer quelques chariots et bien moins encore des canons; notre cavalerie serait infailliblement restée embourbée dans ce terrain tout entrecoupé de fossés. Le lieutenant-général Comte de Haddick insistait aussi avec beaucoup de fermeté sur le passage du Pô à Casale, que le major Volkmann proposait (d'effectuer) de la manière suivante :

L'armée devait partir de son camp d'Alexandrie, dans la nuit du 13 au 14, et marcher, l'infanterie en tête, sur une très bonne route à Casale, à cinq lieues de là, y passer le pont qui y existait déjà et se placer au delà. La cavalerie, excepté une forte arrière-garde — qui devait rester en arrière à Alexandrie et alarmer, par une fausse attaque, l'ennemi dans la plaine de Fresonara et de Cascina Grossa en passant l'Orba à Castellazzo, sur les derrières de son camp — se serait de même portée à Casale, à la pointe du jour. La citadelle de Casale, qui avait été fortifiée contre un coup de main, et le pont devaient servir de retraite à l'arrière-garde qui devait le rompre. L'armée avec tout son train aurait continué alors sa route sur Verceil, en renversant tous les faibles détachements ennemis qu'elle aurait pu trouver sur son chemin et qui en grande partie étaient éparpillés en une chaîne de postes d'observation, le long du Pô, entre Pavie et Valenza. Après quelques heures de repos, l'armée continuait pendant la nuit sa marche, sur la chaussée, à Novare et de là, avec les intervalles nécessaires pour son repos, à Turbigo. A ce point, elle aurait dû forcer, coûte que coûte, le passage du Tessin, où l'ennemi n'avait sans cela que peu de forces, et se porter aussi loin que possible en deux colonnes, l'une vers Milan le long

du canal ou du Naviglio qui y conduit depuis Abbiategrasso, pour couvrir le flanc de la seconde colonne principale qui devait se porter, avec tout le train et l'artillerie de l'armée, droit vers Nerviano.

Le troisième jour, il aurait été facile à la colonne principale d'atteindre Monza et même l'Adda à Trezzo. Celle qui suivait le Naviglio, trouvant la ville de Milan certainement abandonnée par l'ennemi (la citadelle était occupée par nos troupes sous les ordres du général Nicoletti), aurait pu s'étendre le long du Canal jusqu'à Cassano. De Monza, il nous aurait été facile de prendre telle position défensive qu'il nous aurait plu ou de nous porter selon les circonstances, à notre loisir, au Pô, sur Pavie ou Plaisance et même derrière l'Adda. Milan et Pizzighettone étaient libres; les vivres ne pouvaient point nous manquer dans le Milanais. Notre communication avec le lieutenant-général Wukassowich et la grande cavalerie qu'il avait à son corps, aurait été rétablie. Nos états héréditaires retrouvaient un nouveau boulevard dans notre armée.

La communication de l'ennemi, avec la Suisse (d'où il attendait encore 20 000 hommes avec le général Moncey ¹, qui n'arrivèrent que quelques semaines plus tard, éparpillés et par brigades, ayant éprouvé des difficultés sans nombre dans les montagnes et qui n'auraient donc point pu nous donner infiniment d'ombrage pour le moment) et la gorge du Simplon, était rompue. Il se trouvait sans vivres, sans ressources, sans places fortes, et aurait pour ainsi dire dû se faire bloquer dans la rivière de Gênes et exposer son armée, qu'il avait aventurée avec une audace de partisan, à tous les revers possibles. Il n'est point difficile de comprendre tout l'embarras de sa situation. Comment l'ennemi aurait-il pu s'opposer à notre marche? Il se trouvait au bord de la Bormida, devait passer le fleuve et trouvait sur-le-champ devant soi la citadelle d'Alexandrie, avec une garnison de quatre à cinq mille hommes et un nouveau fleuve à franchir: le Tanaro. La seule ville d'Alexandrie, fermant ses portes sous la protection de sa citadelle, suffisait pour arrêter quelque temps sa marche. Tous ces obstacles auraient été très grands pour lui; la marche de

1. Thiers évalue à 15 000 hommes le corps de Moncey.

notre armée sur Casale non seulement n'aurait souffert aucune difficulté, mais encore l'ennemi ne l'aurait apprise que lorsque notre avant-garde aurait, le jour suivant, atteint Verceil et que notre arrière-garde aurait fait une fausse attaque en passant l'Orba, sur ses derrières, à Cascina Grossa et Fressonara.

Il aurait d'abord fallu qu'il fit reconnaître notre marche, même s'il l'eût apprise par ses espions, au moment de notre départ. Comment l'eût-il empêchée ? A Casatisma, où il y a un pont volant, il ne lui eût guère été possible de faire passer toutes ses forces, et de sa position, de la Bormida jusqu'à Casatisma, il y avait une distance de douze à quatorze lieues ; dans cet intervalle, notre avant-garde de Casale aurait atteint le Tessin. Il lui aurait été impossible (avec le temps qu'il devait nécessairement employer à passer le Pô sur un pont volant) d'arriver aussi tôt que nous à Milan, ne pouvant faire passer que peu de monde à la fois. Pour se porter de la Bormida à Plaisance, il aurait eu besoin de presque autant de temps que nous pour aller de Casale à Monza ; il était donc facile de prévoir que les troupes, qu'il aurait laissées sur ses derrières au Pô, à Milan et au Tessin, ne nous auraient pas opposé une forte résistance.

La principale raison, pour laquelle on aurait dû adopter de préférence la marche sur Turbigo, est la suivante. Dans les terrains coupés, la supériorité de l'infanterie est évidente. La cavalerie a besoin d'un pays ouvert et de plaine. Le Milanais, depuis le pied des montagnes et dans sa partie supérieure jusqu'au Naviglio, qui sort du Tessin à Abbiategrasso et qui coule par Milan et Gorgonzola à Trezzo dans l'Adda, forme la plus belle plaine qu'il soit possible de trouver pour la cavalerie, sans ravins, sans fossés. Les torrents qui sortent des montagnes sont pour la plupart à sec et ont des lits très larges. Le terrain aurait donc été on ne peut plus avantageux pour nous.

Le Bas-Milanais, au contraire, à partir du Naviglio, dans lequel se réunissent tous les torrents, est tout entrecoupé de fossés qui le traversent dans tous les sens imaginables et qui, étant conduits hors de ce canal, découlent vers le Pô, l'Adda et le Tessin. Ces écoulements d'eau rendent le pays tout à fait

impraticable pour la cavalerie et offrent les plus grands avantages à l'infanterie.

Malgré toutes les représentations qui furent faites et la preuve certaine que, même en étant victorieux sur le terrain entre la Bormida et la Scrivia, il en résulterait plus tard des désavantages innombrables pour l'armée et que cette bataille ne la tirerait point de sa position critique, nous attaquâmes dans la matinée du 14 en trois colonnes principales.

La première, de la gauche, commandée par le lieutenant-général Ott, devait se porter à Sale et attaquer la droite de l'ennemi. La seconde, celle du centre, la plus forte, avec la réserve de la cavalerie, sous les ordres des lieutenants-généraux Haddick, Keim et Elsnitz, devait forcer sur différentes directions le centre de l'ennemi sur la route de Marengo, Spinetta, S. Giuliano et vers la Scrivia. La troisième, celle de droite, sous le lieutenant-général Oreilly, devait attaquer la gauche de l'ennemi vers Frugarolo, Fresonara et Novi.

L'attaque sur le centre fut très vive et très opiniâtre ; l'ennemi y avait concentré toutes ses forces et avait tiré à lui toutes ses troupes détachées vers Sale. Sur sa gauche, il avait envoyé à Rivalta la division du général Desaix, forte de cinq à six mille hommes, pour s'assurer d'une réserve et en même temps pour observer Gênes, où M. le général Hohenzollern se trouvait, avec une garnison de près de 12 000 hommes, dans l'inactivité la plus complète.

*
**

L'ennemi s'était posté derrière un fossé très large et très marécageux, qui sort de d'Orba et coule depuis Fresonara, parallèlement avec la Bormida, vers Marengo, entoure ce village et après un cours d'une lieue se réunit à la Bormida. En avant de ce fossé, vers la Bormida, il y avait des champs, mais tellement parsemés d'arbres et de nouvelles plantations que ce terrain ressemblait à un bois assez touffu. Au delà du fossé on passe dans la plus belle plaine — des champs ouverts, sans arbres — ; elle continue vers la Scrivia et il n'y a que quelques villages qui la couvrent et qui sont entourés de

quelques arbres et de quelques haies. Cette plaine est sans contredit une des plus belles de l'Italie.

L'avant-garde ennemie laissa approcher la nôtre commandée par le colonel de Frimont, des chasseurs de Bussy, à une centaine de pas, et se retira, après quelques décharges, derrière le fossé où l'armée française avait sa position.

Le feu, à l'attaque du fossé, fut très meurtrier ; notre infanterie y souffrit infiniment. Les généraux Haddick et Bellegarde y furent blessés grièvement. L'ennemi fut obligé de reculer et quelques-uns de nos tirailleurs, soutenus par Bllonsé (?), de l'archiduc Joseph, passèrent l'eau sur des planches et occupèrent les maisons et moulins situés au delà. Nous nous soutinmes quelque temps dans cette position. Les pionniers tardèrent à arriver avec les petits pontons (*Laufbrücken*), vu que le grand train de l'armée les empêchait de passer la Bormida ; on les chercha longtemps, mais en vain ; il n'était donc point prudent, avant d'avoir emporté le village de Marengo, où l'ennemi faisait encore une vigoureuse résistance, et d'avoir un débouché sûr, d'aventurer plus de troupes au delà du fossé, car ces troupes, faute de soutien, devaient nécessairement être écrasées par l'armée ennemie, réunie sur ce point. Cependant le général Zach donna l'ordre positif, aux régiments des Dragons de l'Empereur et de Karacsay, de passer le fossé coûte que coûte. Les chefs en représentèrent l'impossibilité ; ils durent obéir ; la moitié resta embourbée, le reste ne put défiler qu'avec une peine infinie.

A peine cette cavalerie et quelques bataillons d'infanterie, encouragés par son exemple, eurent-ils passé que toute la cavalerie ennemie se précipita sur eux, les rejeta dans le fossé, leur causant une perte infinie et faisant beaucoup de prisonniers.

Ces deux régiments furent ruinés pour toute la journée. L'ennemi occupa de nouveau le fossé et aurait pu, déjà alors, profiter de ses succès, s'il n'avait été arrêté par le corps des grenadiers, commandé par le général Weidenfeld, qui continua à s'avancer contre lui.

A mesure que notre seconde ligne s'avavançait, le combat recommençait avec une nouvelle opiniâtreté. Pendant plusieurs heures, le sort des armes fut incertain ; il se déclara enfin

pour nous, vers deux heures après diner. Le village de Marengo, le fossé et le village de Spinetta furent emportés de force et l'armée française se retira en grand désordre sur la plaine immense, qui conduit par Spinetta et par la vieille route de Tortone, vers Cascina Grossa et San Giuliano, protégeant sa fuite par quelques troupes d'infanterie et de cavalerie, qui firent une retraite assez lente et mesurée, grâce à la lenteur de notre poursuite, à la *Marche* grave et pathétique *des Grenadiers*, que nos fanfares entonnèrent en signe de victoire, et à la coquetterie que nos bataillons mettaient à marcher bien alignés sur cette bruyère, qui leur rappelait apparemment tout le séduisant des places d'exercice de nos garnisons de paix.

Lorsqu'on voulut faire avancer notre cavalerie pour porter le dernier coup à la destruction de l'armée française, dans laquelle le désordre et l'effroi s'étaient portés d'une manière visible, personne ne reçut d'ordres précis. Les bonnes dispositions de ceux qui la commandaient l'avaient tellement consumée, éparpillée, détachée de côté et d'autre, par escadrons, demi-escadrons, pelotons, etc., et les deux régiments de dragons ci-dessus nommés avaient déjà perdu tant de monde dans le passage incroyable du fossé de Marengo qu'à l'instant où notre infanterie victorieuse se trouva déployée et dans un ordre de bataille imposant dans cette vaste plaine, elle se trouva sans cavalerie. On dut se servir d'un essaim de tirailleurs et de volontaires d'infanterie pour poursuivre dans ce terrain tout ouvert l'arrière-garde française, en grande partie composée de cavalerie, commandée par le général Kellermann, qui la ramenait à chaque instant, sans que nous puissions lui opposer la nôtre; le peu, qui s'y trouvait, n'avancant qu'à petits pas et étant découragé par l'inutile perte du matin, montrait la plus mauvaise volonté.

L'armée française continua tranquillement sa retraite, sans que nos coups de droite et de gauche, sous les ordres des généraux Ott et Oreilly, qui n'eurent que de faibles combats à soutenir contre l'ennemi, songeassent à changer leurs manœuvres et à l'attaquer sur ses flancs et ses derrières; ils n'en avaient point l'ordre et s'en tinrent strictement à leurs instructions sans y rien changer.

Bonaparte envoya au général Desaix, posté sur les hauteurs de Rivalta et de Castelnuovo Scrivia, l'ordre de faire un mouvement rapide vers S. Giuliano pour servir d'arrière-garde à son armée défaite et mise en fuite et pour arrêter avec ses troupes, qui n'avaient point combattu, l'impétuosité de notre avant-garde et de notre cavalerie (qui, à coup sûr, n'était point extrêmement redoutable dans cette occasion). Le quartier-général de Bonaparte, qui pendant toute l'action se trouvait à la Torre di Garofoli, était en pleine retraite pour se porter derrière la Scrivia, et ce général, voyant que tout était perdu, avait le projet de réunir de nouveau son armée à Plaisance où il aurait repassé le Pô et rappelé les divisions qu'il avait laissées avant la bataille sur la rive gauche de ce fleuve à Milan et au Tessin.

Desaix arriva avec sa division à S. Giuliano vers les six heures du soir, au moment où nos colonnes, auxquelles on avait fait prendre quelque repos, allaient se remettre en mouvement pour suivre l'ennemi vers la Scrivia. En général habile, il vit d'abord le danger que courait l'armée française; il résolut de livrer encore un combat d'arrière-garde, pour nous arrêter et donner à son armée le temps de filer et de gagner la nuit pour favoriser sa retraite. Voilà quel était son projet *que je tiens de la bouche de son aide de camp nommé Rapp*. D'ailleurs, tout officier général connaissant son métier en aurait fait de même.

L'attaque de cette arrière-garde, que nous aurions dû juger ce qu'elle était, nous donna tellement le change, qu'une indécision, une stupéfaction, je dirai même une terreur panique générale succéda aux premiers moments d'énergie et d'ardeur que nos faibles succès, dont nous avons si mal tiré parti jusqu'alors, nous avaient inspirés. Desaix, d'un seul coup d'œil militaire, remarqua le vacillement que son attaque produisit dans nos bataillons : il la poussa avec une nouvelle vigueur et la fit soutenir par un feu de plusieurs batteries qu'il fit avancer et par quelques bataillons de grenadiers qu'il déploya sur la gauche de la route de S. Giuliano, lesquels repoussèrent une attaque assez vive que leur fit une division de l'Archiduc Jean Dragons (commandée par le capitaine Heinze) et firent reculer sur notre gauche le régiment de Fr. Kinsky. Le géné-

ral Desaix y fut tué. Dans le même moment, le général Kellermann, qui se trouvait avec sa cavalerie derrière les haies du village de S. Giuliano, fit sur notre droite où se trouvait en première ligne le régiment de Michel Wallis, soutenu par des bataillons de grenadiers avec deux ou trois cents chasseurs à cheval, une charge plus imprudente que hardie, qui mit le désordre dans cette infanterie et fit décamper au grand galop deux divisions d'un régiment, qui heureusement est effacé des rangs de la cavalerie autrichienne, et qui, si ses chefs n'avaient point oublié ce qu'ils devaient à l'honneur de leur arme, auraient suffi pour réprimer cette incartade française.

Les cavaliers fuyant à bride abattue jetèrent par leurs cris infâmes la terreur dans notre infanterie et renversèrent les bataillons placés en échelons à quelque distance les uns des autres. Leur fuite amena la cavalerie française pêle-mêle avec eux dans nos rangs. Le quartier-maître général Zach et le général Comte de Saint-Julien furent pris dans cette mêlée. Ce dernier fut dégagé par un maréchal des logis. La terreur panique se communiqua dans nos bataillons et devint générale dans toute l'armée. Malgré tout le courage et toute la fermeté que montrèrent nos braves officiers (dont un nombre énorme et vraiment disproportionné avec la perte que nous fîmes en soldats, furent pris, tués ou blessés, comme je le détaillerai plus tard), les soldats s'enfuirent sans même tirer un coup de fusil ; plusieurs bataillons, dans la confusion et dans la grande poussière qu'elle produisit, tirèrent les uns sur les autres et se renversèrent par la fuite la plus honteuse.

Les Français profitèrent de ce désordre pour nous tomber dessus avec toute la cavalerie qu'ils avaient encore en réserve, entre autres les grenadiers à cheval de la garde consulaire qui firent jeter les armes à beaucoup de nos gens. Notre cavalerie disparut de tous côtés ; seuls, quelques escadrons de Bussy firent front à l'ennemi et arrêtaient autant que possible nos fuyards. Les généraux et officiers, qui voulaient montrer du zèle et du courage dans un moment aussi critique, furent blessés ou entraînés par le torrent. Nos soldats se précipitaient par bandes vers la tête du pont de la Bormida et, comme la presse devint si grande que ni hommes, ni chevaux, ni bagages, ni canons ne purent plus passer, beaucoup

se jetèrent à la nage dans le fleuve pour le franchir plus vite. La rapidité du courant les fit périr. Un bataillon de la garnison de la citadelle placé à la tête de pont y rétablit l'ordre en quelque façon, mais avec beaucoup de peine, et un officier que je ne pus distinguer, car il commençait à faire nuit, rendit dans ce moment un service important, en criant à tous les fuyards que, par ordre du général en chef, chaque bataillon devait de nouveau se rassembler et passer la nuit dans le camp de la veille, le long de la Bormida. Ceci contribua beaucoup à la réunion des bataillons qui s'effectua pendant la nuit.

Les Français restèrent encore plus étonnés de cette retraite que nous-mêmes et comme, dans les premiers moments, ils étaient persuadés qu'on voulait tendre quelque piège à leur arrière-garde séparée du reste de leur armée encore en fuite vers Tortone, ils ne firent qu'une faible poursuite, ne s'avançant qu'avec la plus grande prudence. Aussi, excepté dans les premières charges de cavalerie, ne nous firent-ils que peu de prisonniers et n'enlevèrent-ils que peu de canons.

Les colonnes des généraux Ott et Oreilly eurent encore tout le temps de faire leur retraite sans que l'ennemi y mit de grands obstacles et ce furent ces corps qui établirent la chaîne des postes nécessaires pour assurer la tranquillité de l'armée pendant la nuit.

Comme on avait eu soin de fermer les portes d'Alexandrie, les fuyards n'eurent plus d'issue : fatigués et harassés de la journée, ils rejoignirent leurs corps, de façon que, par un hasard encore heureux, les bataillons rassemblèrent pendant la nuit ce qui leur restait de monde, et à la pointe du jour, notre ordre de bataille était le même que la veille le long de la Bormida.

Les Français se portèrent aussi dans leur même position, derrière le fossé de Marengo, comme avant la bataille, et le général Gardanne, qui commandait l'avant-garde depuis la mort du général Desaix, fit garder les armes à ses soldats pendant toute la nuit, bien résolu de s'éloigner encore davantage à la pointe du jour et d'aller à la rencontre de son armée, qui, après avoir reçu maintes et maintes assurances de notre re-

traite, ne put être arrêtée qu'avec beaucoup de peine, au delà de Tortone, comme la suite l'a prouvé.

Le général en chef, Baron de Mélas, qui avait quitté le champ de bataille quelques instants avant la déroute de l'armée, pour se rendre à Alexandrie, apparemment pour des affaires qui l'y appelaient, fut on ne peut plus consterné de la nouvelle qu'on lui porta de ce malheureux événement et surtout très étonné que le général Zach fût prisonnier de guerre.

La nuit se passa sans qu'on prit d'autre résolution au quartier général pour le lendemain que celle de rassembler tous les généraux à la pointe du jour, pour se consulter sur le parti à prendre dans un conseil de guerre. Le résultat fut de députer M. le général-major de Kal, alors commandant de la citadelle d'Alexandrie, et le major Comte de Torres, aide de camp, au quartier-général ennemi, pour négocier un armistice nécessaire dans ces circonstances ¹.

Au moment où ils passèrent la tête de pont de la Bormida, il se produisit une escarmouche entre les postes avancés des deux armées qui se trouvaient à très peu de distance les uns des autres. Le général Gardanne, commandant de l'avant-garde ennemie, fit d'abord quelques difficultés de laisser passer nos parlementaires, prétextant qu'il était au moment de nous attaquer ; mais après quelques explications de part et d'autre et voyant qu'il s'agissait de traiter, il fit conduire ces Messieurs au quartier-général de Bonaparte et de Berthier, qui, pendant la nuit et après la nouvelle certaine de notre retraite, s'étaient de nouveau portés en avant, à la Torre di Garofoli, sur la route de Tortone.

Gardanne remarquait bien d'ailleurs sur la physionomie de nos négociateurs qu'ils ne venaient point pour dicter la loi, mais plutôt pour la recevoir ; outre cela, il était tout à fait hors d'état d'entreprendre quelque chose avec la faible division qu'il commandait et ne demandait pas mieux que de gagner du temps. Il fut convenu entre nos postes avancés de faire cesser toute hostilité jusqu'au retour de nos négociateurs.

En attendant le retour de ces Messieurs, je donnerai quelques détails précis sur la perte que les deux armées éprouvè-

1. Selon Thiers, le parlementaire choisi aurait été le Prince de Lichtenstein.

rent dans cette sanglante bataille et je hasarderai quelques réflexions sur les raisons qui nous firent éprouver des revers aussi fâcheux, revers qui décidèrent du sort de l'Italie et en grande partie de l'issue de cette guerre.

D'après les rapports officiels, notre perte fut de 9 500 morts, blessés ou prisonniers ; parmi les blessés se trouvaient :

Le lieutenant-général Comte Haddick, qui mourut de ses blessures ; le général major Comte de Bellegarde ; le général major Baron Lattermann ; le général major de Vogelsang ; le général major de Gottesheim ; le général major de Bric ; le général major de Lamarsaille ; 26 officiers majors ; 400 officiers subalternes.

La perte de l'armée française, selon son propre aveu, fut de 14 000 hommes ¹.

II

RÉFLEXIONS SUR LA BATAILLE DE MARENGO

1° Je ne puis m'empêcher d'observer que je crois que la plus grande faute que nous ayons commise fut celle de livrer la bataille au lieu de se porter par Casale, Verceil, Turbigo au delà du Tessin, de débloquer Milan et de prendre une position avantageuse entre le Tessin et l'Adda pour couper à l'ennemi ses communications avec les renforts que devait lui amener de la Suisse le général Moncey, le mettre entre nous et nos places fortes du Piémont et peut-être le jeter dans la position la plus embarrassante en le forçant de nouveau à manœuvrer dans la Rivière de Gênes, dont tous les points forts et tous les ports, par lesquels il aurait pu recevoir des secours en hommes et en vivres, étaient entre nos mains et assurés par mer par la flotte anglaise. Nous reprenions la communication natu-

1. Selon Thiers, les Autrichiens auraient perdu 12 000 hommes et les Français 7 000. Comparer également avec la *Correspondance* de Napoléon I^{er} ; *Bulletin* du 26 prairial an VIII, vol. VI, page 361.

relle avec nos États héréditaires. L'armée était à même d'opérer sur-le-champ sa jonction avec les troupes commandées par M. de Wukassowich, — composées d'une grande partie de notre cavalerie, que l'ennemi avait paralysée au delà de l'Adda, — et aurait pu avoir les renforts que le conseil aulique de guerre de Vienne avait enfin été forcé par les circonstances d'envoyer. L'ennemi était puni de son audace et éprouvait encore un désavantage sensible dans la perte de Milan, qui lui fournissait des ressources sans fin et qui était le foyer de toutes ses relations révolutionnaires en Italie.

Supposons que nous eussions été victorieux jusqu'à la Scrvia et même plus loin : eussions-nous enlevé aussi facilement à l'ennemi ses positions dans les défilés de Casteggio et de Stradella, une chaîne de collines qui dominant le Pô et qui rendent maîtres de ce fleuve ceux qui les occupent ? et même en réussissant et en sacrifiant dans un combat une bonne partie de notre infanterie, nous obligeons bien l'ennemi à repasser le Pô à Plaisance, mais, en rompant les ponts, il nous empêchait de le suivre et nous forçait à entreprendre une toute nouvelle opération pour passer un fleuve aussi considérable et pour exécuter nos plans.

L'ennemi, renforcé par les divisions qu'il avait laissées au delà du Pô, à Milan, au Tessin, etc., et ayant le temps d'opérer sa jonction avec les troupes qu'il attendait du Simplon (ce que nous n'aurions pu empêcher, car nous aurions toujours eu besoin de plusieurs jours pour combiner notre passage, faire arriver nos pontons et chercher le lieu où nous aurions pu passer le plus facilement), aurait eu beaucoup plus d'avantages en main pour s'opposer à nos projets que nous pour les mettre à exécution. Il se serait trouvé au centre de ses ressources, tandis que notre armée, privée de toutes les siennes et surtout manquant de vivres, aurait couru les chances les plus affreuses.

2° Il est possible que l'on ait eu des raisons très fortes d'attaquer l'ennemi, dans la persuasion où l'on était de lui avoir donné le change sur nos mouvements ; je tiens de source certaine qu'au moyen de nos émissaires, nous lui avions fait connaître notre projet de passer le Pô à Valenza et d'attaquer

Pavie en simulant des mouvements à cet effet (dispositions dont j'ai déjà eu l'occasion de parler plus haut). On avait aussi détaché plusieurs bataillons d'infanterie du régiment de l'Archiduc Joseph Hussards, avec le colonel Knesewich, au pont de Casale, pour figurer de ces côtés et donner encore plus d'assurances à l'ennemi sur notre projet de passer le Pô. Un autre ordre de marche, également simulé et que l'on fit tomber à dessein dans les mains de l'ennemi, fut envoyé au général Comte de Hohenzollern pour qu'il eût à rejoindre l'armée avec 11 000 hommes de la garnison de Gênes, en suivant la route qu'on lui indiquait.

Il est certain que toutes ces fausses nouvelles et le bruit de notre passage de Pô, qui se répandit dans l'armée, trompèrent jusqu'à un certain point l'ennemi qui guettait nos mouvements pour les prévenir ou pour régler les siens en conséquence. Aussi les divisions de Chabran et de Chambarlhac, qui se trouvaient sur la rive gauche du Pô, avaient-elles eu l'ordre de redoubler d'attention sur nos mouvements vers Casale ou Valenza.

Pour donner aussi le change à l'ennemi et faciliter notre projet de percer le centre de son armée le jour de la bataille de Marengo, notre plan, pour attirer toute son attention sur notre gauche, était de lui sacrifier toute la colonne d'Ott, dirigée sur Sale, espérant qu'il y porterait ses forces principales, puis le détruire, en négligeant son centre, au travers duquel nous voulions nous faire jour afin de gagner la Scrivia et Tortone et recouvrer par cette manœuvre la libre communication avec nos États.

Le fait est que Bonaparte, en attendant les événements, tint son armée concentrée et ne fit point les détachements que nous voulions lui faire faire. Cependant, comme le général Berthier en est lui-même convenu plus tard avec moi, les Français ne s'attendaient point à ce que nous leur livrassions bataille; c'est ce qui leur fit commettre la faute énorme de laisser tranquillement passer la Bormida sur un seul pont à notre armée et de permettre son déploiement à deux cents pas de la rivière, en présence de leur avant-garde, sans faire la moindre tentative pour nous disputer le passage et peut-être

jeter nos colonnes dans l'eau ¹. Ils croyaient que nous venions les reconnaître. Au reste, tout ceci ne prouve pas en faveur de la justesse de nos calculs.

3° Il me paraît impardonnable que, dans la disposition d'une bataille dont dépendait le salut de l'armée, on ait si mal pris ses mesures pour la faire réussir à notre avantage. Pourquoi ne point tenir l'armée réunie dans une seule masse et pourquoi l'affaiblir par les deux colonnes inutiles d'Ott et d'Oreilly, qui n'eurent presque point à combattre, et par un détachement de près de 3 000 hommes — parmi lesquels tout le régiment de l'Archiduc Joseph Hussards — devenus entièrement inutiles au pont de Casale et le long du Pô jusqu'à Valenza, comme la suite le prouvera ².

4° Pourquoi laisser le général Hohenzollern avec 11 000 hommes à Gênes, 1 000 à Savone et 200 à Finale ? Tandis que ces corps réunis, formant près de 12 000 hommes ou (mettons même qu'on en eût laissé 2 000 à Gênes et à Savone) de 10 000 hommes, auraient pu faire la diversion la plus dangereuse pour l'ennemi, l'attaquer sur ses derrières, se précipiter sur lui par la Bocchetta et Novi et achever sa ruine totale au moment de sa défaite ³.

La flotte anglaise sous le commandement de l'amiral Keith, avec les troupes que nous laissions à Gênes et Savone, se se-

1. Le Duc de Rovigo a expliqué le fait dans ses *Mémoires* (1828, vol. I, p. 265). Bonaparte avait ordonné qu'on détruisit, à quelque prix que ce fût, le pont des Autrichiens sur la Bormida ; lorsque le colonel Lauriston, un de ses aides de camp, vint lui dire que ses ordres n'avaient pu être exécutés, le Premier Consul, exténué de fatigue, comprit mal ou n'entendit pas ce qu'on lui rapportait. Quoi qu'il en fût, il demeura persuadé que le pont était détruit.

2. Le conseil aulique fit dire à Mélas qu'une armée de réserve était ridicule. Mélas avait été plus que surpris, stupéfait, en apprenant que l'armée française avait franchi le Saint-Bernard. Depuis les temps d'Annibal, aucune armée n'avait passé par des lieux semblables.

(Note du Comte Pompeo Litta sur le manuscrit).

3. Ils en auraient eu le temps. Gênes s'était rendue le 4 juin et la bataille de Marengo eut lieu le 14.

(Note du Comte Pompeo Litta sur le manuscrit).

rait certainement défendue par tous les moyens possibles jusqu'à l'arrivée de 6 à 8 000 hommes de troupes anglaises qu'on attendait d'un moment à l'autre et dont on aurait à coup sûr, dans ce moment de nécessité, hâté le départ de Mahon.

5° Ajoutons à l'inutile dispersion des corps déjà ci-dessus nommés et entièrement hors d'activité le jour de la bataille, 25 000 hommes, moitié autrichiens et moitié piémontais, laissés inutilement dans les garnisons du Piémont, dont on ignorait même le nombre et l'existence, qui ne sont apparus que d'une manière trop évidente, à l'époque où les places du Piémont ont dû être évacuées, selon les conditions du traité.

6° Nous avons vu dans le récit de la bataille de quelle manière incroyable les deux régiments des dragons de l'Empereur et de Karaczay furent embourbés et sacrifiés dans le fossé de Marengo et combien ils souffrirent au moment où ils furent ramenés par la cavalerie française. MM. de Provençères, de Raigecourt et le major Kees — ce dernier fut blessé et pris dans cette charge, — qui commandaient cette cavalerie, peuvent attester la manière dont on travailla à sa ruine au lieu de la ménager pour le moment si précieux de notre déploiement dans la plaine où elle aurait pu porter un coup terrible à l'armée française et décider certainement de la journée. Il était impossible que notre État-Major général ne connût point le terrain et le fossé qui le coupait, les plans de toute la contrée ayant été levés et l'armée y manœuvrant continuellement depuis près d'un an. On ne pouvait donc point ignorer que l'on aurait besoin de nos petits pontons pour franchir ce fossé. Cependant les mesures furent si bien prises à cet égard qu'ils furent arrêtés au milieu de leur marche par les équipages et les chevaux de bât au delà du pont, qu'au moment où ils devinrent indispensables, ils n'étaient point arrivés et ne parurent que dans l'après-dîner.

7° Après le grand éparpillement qu'elle avait subi, notre cavalerie, dont, comme nous l'avons vu, une grande partie se trouvait au corps du général Wukassowich et au pont de Casale, était très peu considérable et peut-être même inférieure à

celle de l'ennemi. M. le général major Comte de Nimptsch, qui se trouvait à la queue de l'armée de réserve avec dix escadrons du septième régiment de Hussards (aujourd'hui Lichtenstein) et dix escadrons d'Erdödy (lesquels ayant toujours été, en Piémont, attachés au corps du général Keim, n'avaient pas autant souffert que le reste de notre cavalerie et étaient les régiments les plus beaux, les mieux tenus et les plus complets de l'armée), reçut par l'intermédiaire du capitaine Hugelmann de Bonacossi, attaché à la chancellerie d'opération, un *ordre signé* du général en chef Baron de Mélas, qui lui enjoignait de repasser sans délai le pont de la Bormida, avec ces quatorze escadrons, et de se poster à Cantalupo, sur la route d'Alexandrie à Acqui pour y observer les mouvements des corps réunis des généraux Suchet et Masséna (ce dernier, à peine sorti de Gênes avec une garnison affamée et épuisée par les fatigues d'un long blocus, ne pouvait certainement guère être à redouter), qui selon un rapport du capitaine Comte Auersperg, des dragons de l'Empereur, envoyé en reconnaissance à Dego, s'avançaient vers Acqui à marches forcées. L'original de cet ordre, dont personne maintenant ne veut être l'auteur et que tous cherchent à mettre en doute, se trouve dans les mains de M. le général Comte de Nimptsch. De cette manière on enleva à l'armée quatorze escadrons de l'élite de notre cavalerie, dont la présence aurait infailliblement décidé la victoire en notre faveur. Ces escadrons, sur la bravoure desquels on pouvait compter, ayant à leur tête d'excellents chefs comme MM. de Schauroth, de Mesko et de Stephaico, avaient eu en outre l'avantage de se soustraire au meurtre commis sur notre cavalerie dans la matinée, étant toujours restés en arrière, en réserve et à une distance qui les avaient garantis de tout événement fâcheux. On aurait encore pu réparer cette faute et peut-être même la faire encore tourner à notre avantage, en envoyant sur-le-champ à cette cavalerie, placée à Cantalupo, l'ordre de passer la Bormida à Castellazzo et de franchir ensuite les gués de l'Orba pour tomber sur les derrières de l'armée française par S. Frutoso et Bosco à S. Giuliano.

La preuve que cela n'était point impossible est qu'un détachement de cette même cavalerie qui fut envoyé en recon-

naissance sur les bords de l'Orba, traversa cette rivière et surprit sur l'autre bord un régiment de chasseurs à cheval qui fut presque tout pris et sabré.

8° J'en appelle à MM. les généraux qui furent présents à cette affaire : qu'ils disent s'il leur fut communiqué le moindre plan, la moindre disposition sur les projets que l'on pouvait avoir pour l'heureuse issue d'une journée dont dépendait la conservation de l'Italie et le salut de l'armée. Non seulement on ne les avait pas consultés sur les mesures à prendre, mais encore personne n'était instruit du but que l'on se proposait et à peine connaissait-on la route qu'il fallait suivre. Nos généraux s'en plaignirent amèrement et avec raison.

9° Je crois que si jamais [cela avait été le cas d'adresser un discours à l'armée, le général en chef aurait dû le faire en parcourant les différents camps la veille de la bataille. En honorant l'officier, en lui montrant de la confiance, en lui exposant les dangers éminents qui menaçaient l'État et l'armée, en promettant des récompenses, en intimidant par des menaces ceux qui montraient peu d'empressement à faire leur devoir, le général en chef, par un discours bref et énergique, aurait, à ce moment, certainement pu exciter peut-être, le même enthousiasme pour sauver l'honneur de nos armes, et le même intérêt pour la cause que nous défendions que nous avons si souvent remarqués parmi nos ennemis. Les principes de l'honneur ont toujours existé dans la partie bien pensante et éduquée de nos officiers. Un discours pareil n'aurait pu que les enflammer davantage. Cette marque de l'estime du général en chef pour son armée, et de l'armée pour son général en chef, aurait certainement produit un effet étonnant et aurait été un moyen infailible de tirer nos officiers de l'état d'indifférence, de léthargie et de mécontentement, qui chez nous est toujours la suite de chaque grand événement où il s'agit de faire un peu plus d'efforts qu'à l'ordinaire et de se préparer à des privations et à des fatigues. On ne montra point de confiance aux généraux, on ne dit pas un mot à l'armée ; aussi, au moment du passage de la Bormida, l'air abattu et embarrassé qui régnait sur toutes les physionomies aurait

plutôt fait croire qu'on conduisait nos soldats à la boucherie qu'aux champs où ils devaient acquérir de la gloire. On leur distribua du mauvais vin comme à l'ordinaire, qui, au lieu de réveiller leur ardeur, souvent l'engourdit encore davantage.

10° Une des grandes causes de nos malheurs fut, je dois l'avouer à notre honte, la crainte de la perte de nos équipages entassés dans la ville et sur les glacis de la citadelle d'Alexandrie. A un moment où il s'agissait de tout perdre pour tout gagner un instant plus tard, pour sauver notre renommée militaire, j'ose même dire pour sauver l'État, pourquoi le général en chef n'a-t-il point usé de son pouvoir suprême, et surtout lorsqu'il ne put plus se dissimuler l'impression dangereuse et décourageante que l'abandon et la crainte de la perte de ces malheureux bagages répandaient dans presque tous les esprits, *pourquoi n'y fit-il point mettre le feu sur tous les glacis de la place?* Une fois l'Italie et notre réputation perdues, je crois que nous pouvions bien perdre nos nippes. L'Italie sauvée et conservée à notre souverain, n'aurait-elle point fourni des ressources suffisantes pour réparer la sévérité d'une mesure nécessaire et devenue indispensable par les circonstances ?

11° Je ne joindrai point ma voix à celle du public qui paraissait vouloir inculper M. le général Zach de s'être fait prendre prisonnier de guerre à dessein, au moment où nos affaires prirent une tournure fâcheuse ; je l'attribuerai tout au plus au mauvais cheval qu'il montait ; mais je crois en revanche, et ne puis m'empêcher de le dire, qu'il eut tort de ne jamais s'ouvrir et communiquer ses plans à aucun des officiers de l'État-Major général qui l'entouraient ; il fut pris et l'officier le plus ancien, qui le remplaça momentanément comme quartier-maître général, le colonel D. B., en qui il n'avait jamais eu confiance et qui n'était au fait de rien, se trouva dans la situation la plus pénible et la plus critique.

Telles sont les réflexions que j'ai osé exposer dans ce petit mémoire sur cette journée trop fameuse dans les annales de l'armée autrichienne.

III

SUITE DE LA BATAILLE

Toute la journée du 15 se passa soit à rétablir l'ordre dans l'armée, soit à faire une quantité de projets dont aucun ne fut mis à exécution et dont le plus mauvais valait à coup sûr mieux que ce qui se fit plus tard.

Le colonel D. B., devenu quartier-maître général à la place du général Zach, prisonnier de guerre, ne voulait s'attribuer ni les honneurs ni le poids d'une charge aussi épineuse dans ces circonstances; il ne prononça que faiblement son opinion sur tout ce qui fut proposé, s'excusant sans cesse sur le manque de connaissance des affaires, le général Zach ne l'ayant instruit de rien.

Enfin diverses dispositions furent rédigées par les officiers de l'État-Major général et devaient être mises à exécution dans le cas où les conditions des Français, relatives à l'armistice projeté, n'eussent point été acceptables. Entre autres dispositions, on prit d'avance des mesures pour un passage du Pô à Casale, où nous avions encore notre pont, pour surprendre ensuite Pavie et repasser le Tessin.

Le major Nugent proposa de conduire l'armée à Gènes ce qui aurait certainement été le parti le plus sage. Moi, qui par un concours de circonstances, avais dans ce moment la cervelle brûlée ¹, je fis le projet de réunir l'armée, en la renforçant par une partie de nos garnisons du Piémont, et de la conduire sans perte de temps, laissant tous nos équipages dans nos places fortes (suffisamment occupées), par le mont Genève et le mont Cenis en Provence. Cette province n'était défendue que par les places peu considérables de Briançon et du fort Barraux que l'on aurait bloquées avec peu de monde.

Tout absurde qu'était mon raisonnement, je crois que si

1. Il veut dire qu'il était très excité.

nous devons absolument en passer par une capitulation dés-honorante, il aurait certainement été plus honorable cependant de la conclure aux portes de Lyon qu'à Alexandrie. Peut-être nos mouvements rapides vers les frontières de la France auraient-ils donné une tout autre tournure à nos affaires. Je doute que l'armée française les eût vus d'un œil assez indifférent pour s'amuser à continuer sa route vers le centre de nos États.

C'est ainsi que la journée se passa en projets dont aucun n'eut même le temps de mûrir.

Le soir, tous les officiers d'Etat-Major général furent rassemblés à la Chancellerie d'opérations et on nous annonça qu'on attaquerait l'ennemi le lendemain (sans cependant fixer encore l'heure) *avec les mêmes dispositions que la veille* ; ce qui n'inspira pas infiniment de confiance aux esprits et les mit dans une nouvelle fermentation.

A la nuit tombante, MM. de Skal et de Torres revinrent du quartier général ennemi et firent leur rapport sur le résultat de leurs négociations et les demandes exorbitantes des Français. Ils annoncèrent que dans quelques heures le général Berthier, commandant en chef l'armée de réserve française, viendrait en personne, muni des pleins pouvoirs du Premier Consul Bonaparte pour traiter l'armistice d'une manière définitive.

L'attention générale était fixée sur l'époque décisive à la veille de laquelle nous nous trouvions et qui, pour des revers de quelques instants, devait enlever le fruit de toutes ses victoires à une armée qui s'était couverte de gloire sans interruption pendant les deux campagnes antécédentes, qui avait gagné six batailles rangées à Vérone, Magnano, Cassano, à la Trebbia, à Novi et à Savigliano, défait l'ennemi dans une quantité innombrable d'affaires particulières, pris de vive force plus de vingt places et châteaux-forts et dont l'honneur et le sort ne pendaient plus qu'à un fil.

Elle fut sacrifiée et sera certainement, malgré sa conduite irréprochable, mal jugée par la postérité. Entre neuf et dix heures du soir, le général en chef Alexandre Berthier arriva à Alexandrie, ayant à sa suite le général Dupont, chef de son État-Major, le général Gardanne, commandant l'avant-garde,

et un essaim d'adjudants généraux et d'aides de camp français, tout couverts d'or et d'argent, avec l'empreinte de l'arrogance française sur la physionomie qui ne se dément jamais dans les succès. Cette racaille dorée remplit tous les appartements de l'hôtel où demeurait notre général en chef, et semblait déjà dicter la loi avant que le traité ne fût même conclu.

Le général Berthier passa, avec M. de Mélas, dans un appartement où se trouvaient rassemblés les lieutenants-généraux Keim, Ott, Elsnitz, le général Skal, le comte Torres, le colonel de Berth et quelques autres que je ne puis me rappeler.

Voilà l'instant où l'excès de mon patriotisme, mon amour enthousiaste pour l'armée dans laquelle j'ai l'honneur de servir, ne me permettent point de passer sous silence la conduite indéfinissable du Comte D. B., alors quartier-maître général, du colonel Comte R., adjudant général, et généralement de tous les officiers composant la suite du général en chef Baron de Mélas.

Ces Messieurs se retirèrent dans les différents appartements laissant ce respectable vieillard, *avec un moral aussi tremblant que son physique*, en proie à toute l'astuce et l'arrogance du négociateur français. Dans un moment aussi décisif, où tout le monde aurait dû se sacrifier pour le bien de l'État et de l'armée, chacun tirait son épingle du jeu et faisait valoir le principe aussi égoïste que peu noble *de ne se mêler de rien pour n'avoir à répondre de rien*, ayant toujours le charmant proverbe en bouche : *Je m'en lave les mains*.

Comme on m'enjoignit de rester dans l'antichambre de l'appartement où nos généraux traitaient avec le général Berthier, avec un ordre de ne laisser entrer personne, j'entendis à diverses reprises de fortes rumeurs et remarquai surtout que la voix du lieutenant-général Keim s'élevait plus fortement que les autres. Quel fut mon étonnement quand, quelques instants après, je vis sortir tous nos généraux de l'appartement de M. de Mélas et que le lieutenant-général Keim me dit tout bas en allemand : « Je vais faire mes paquets pour aller au Mincio » !

Après le départ de ces Messieurs, M. de Mélas et le général Berthier (qui, comme je l'ai su plus tard, demanda expressé-

ment de traiter en tête-à-tête) restèrent seuls. Je laisse juger à tous ceux qui connaissent les deux personnages, ce qui pouvait résulter d'heureux pour nous dans une négociation pareille.

Le traité terminé, traité que le général Berthier avait apporté tout rédigé, alléguant à toutes nos oppositions qu'il ne pouvait s'écarter en rien de ses instructions qui étaient définitives, on se mit à souper ; il y avait trente officiers français à table et, de nous, personne que le général en chef et moi. La conversation ne fut qu'un tissu de gasconnades plus insultantes les unes que les autres ; chacun vantait la part brillante qu'il avait eue au gain de la bataille. Jamais je n'ai dû m'armer d'un plus grand sang-froid que dans cette occasion, pour ne point me laisser emporter par l'impétuosité de mon sang que je sentais bouillonner de rage dans toutes mes veines et je crois que, si tous les esprits avaient été montés comme le mien, il n'aurait point fallu beaucoup de façons pour jeter par les fenêtres un tas de faquins de cette espèce qui, n'ayant à redevoir leur bonheur qu'aux effets du pur hasard et à notre manque d'énergie et nullement à leur bravoure ou à leurs talents, n'avaient nullement le droit d'insulter par leurs prétentions impudentes une armée aussi brave et aussi digne de l'admiration de toute l'Europe, (admiration) qu'elle s'était acquise jusqu'à cette époque par ses brillants succès et par sa conduite irréprochable. C'est en vain qu'on a voulu mettre en doute la bravoure de l'armée, et que *quelques-uns même de nos propres officiers généraux* et autres ont voulu la mettre dans un faux jour ; sa réputation est d'airain, même parmi nos ennemis. La dent de l'envie chercherait en vain à l'entamer.

Le souper fini, le général Berthier, tout glorieux d'avoir terminé sa mission à si bon marché, pressa son départ comme il était naturel, d'autant plus que le traité devait être approuvé par le premier consul Bonaparte (ce qui n'était qu'une pure grimace diplomatique) avant que l'on ne passât à la signature.

Il me fut ordonné d'accompagner le général Berthier dans sa voiture jusqu'au quartier-général ennemi, à la Torre di Garofoli, pour rapporter les deux originaux du traité d'ar-

mistiche dès qu'ils seraient signés par le général Berthier, commandant en chef l'armée de réserve, et en même temps pour demander quelques éclaircissements à l'égard de la ligne de démarcation du Pô dans le Ferrarais, afin d'éviter les difficultés qui auraient pu naître par la suite (Il s'en présenta tant plus tard qu'il fallut un nouveau traité supplémentaire pour les aplanir). En outre, j'eus l'instruction secrète de ne point me faire voir sous aucun prétexte au général Zach, dans le cas où je le rencontrerais encore au quartier-général français.

*
**

Il était une heure du matin quand nous partîmes d'Alexandrie ; nous dûmes nous faire éclairer à travers tout le champ de bataille de Marengo (encore tout encombré de quelques milliers de cadavres et de chevaux morts) par des dragons qui portaient des flambeaux.

Sur toute la route, j'entendis marcher des troupes françaises qui revenaient par poignées de leur fuite pour s'avancer vers Alexandrie. Comme j'étais en tête-à-tête avec le général Berthier, je ne cessais de le questionner sur les événements présents et je rapporterai ici quelques extraits de notre dialogue.

Il m'assura que toute l'opération de l'armée de réserve française avait eu pour but le déblocement de Gênes, que la marche rapide et étonnante de l'armée française au travers des Hautes-Alpes (qu'il prétendait modestement dépasser celle d'Annibal), de là à la Sesia, au Tessin et même son passage aventureux du Pô n'étaient que la suite de la persuasion dans laquelle était le Premier Consul que Gênes ne pouvait pas encore s'être rendue et que ce ne fut qu'à Castel S. Giovanni qu'il en eut la nouvelle officielle ; que leur projet était de débloquer le général Masséna, de se réunir avec le corps de troupes que le général Suchet amenait du côté de Nice et de former une nouvelle armée française en Italie capable de s'opposer à nos projets ultérieurs.

Il me jura qu'il ne pensait point être attaqué le 14, ne croyant pas notre armée réunie et sachant que le corps qui

devait nous arriver de Nice et qui, il ne cessait de me le répéter, avait été conduit d'une manière inconcevable par un général dont il estropiait le nom, mais que je crus reconnaître être le lieutenant-général Elsnitz, était entièrement ruiné et délabré. Il ne me dissimula point non plus qu'il ne se serait jamais attendu à des succès si rapides qu'il attribuait en grande partie à l'étoile heureuse de Bonaparte ; il me répéta souvent : « Je ne conçois pas comment vous pouviez vous aventurer dans la Rivière de Gênes et jusqu'au Var, tandis que vous ne pouviez pas ignorer le rassemblement de notre armée de réserve à Lyon ; c'est encore les Anglais qui vous ont entraînés dans ces fausses manœuvres ; ce sont eux qui ont sacrifié votre gouvernement à leur cupidité mercantile. »

Il m'avoua que leur armée avait été entièrement défaite et que, s'il avait eu à conduire des troupes aussi valeureuses que les nôtres, il était convaincu qu'il en aurait tiré un meilleur parti. « Cependant, me disait-il, vous auriez dû nous livrer une seconde bataille au Pô et le passage vous en aurait coûté cher, car nous y rassemblions toute notre armée. »

Dans la suite de notre conversation, il me dit qu'il n'aurait jamais cru M. de Mélas si âgé, que la campagne précédente lui faisait infiniment d'honneur mais qu'il croyait qu'à son âge, malgré tous ses talents, son activité et même sa passion pour la gloire devaient infiniment perdre de leur ressort. Il me parla aussi du général Zach, le croyant très savant et capable de calculs militaires très profonds, mais il parut douter de ses talents pour l'exécution et lui croyait peu d'usage dans le maniement du soldat et l'art de savoir se servir des troupes.

A la pointe du jour nous fûmes rendus au quartier général du Premier Consul à la Torre di Garofoli. Toute sa suite était sur pied ; la garde consulaire bivaquait devant le château, la cour était pleine de cavalerie et d'ordonnances autour des feux.

Comme on peut se l'imaginer, on nous attendait comme le Messie. L'air triomphant, qui rayonnait sur la mine du général Berthier, lorsqu'il descendit de voiture, donna assez à connaître à tous ceux qui nous entouraient que la mission

était remplie au delà de toute attente. Il passa sur-le-champ dans l'appartement du Premier Consul et on me conduisit près du général Murat, qui me reçut très affablement.

Après quelques instants, le Premier Consul me fit appeler et me dit mille choses flatteuses sur la manière brillante dont nous nous étions battus dans la journée du 14 et dit devoir tous ses succès à la supériorité et à la bravoure de sa cavalerie.

Je lui demandai sans perte de temps de vouloir bien aplanir par un article additionnel les difficultés qui pouvaient naître pour la ligne de démarcation dans le Ferrarais ; il me répondit assez sèchement qu'il ne chicanerait jamais pour des villages ou des lieues, qu'il priait M. le baron de Mélas de lui faire connaître ses intentions à cet égard et qu'il les reconnaîtrait avec plaisir.

Pendant qu'on préparait le déjeuner, je sortis un instant sur un balcon qui donnait sur la cour. Il ne faisait pas encore très clair ; je distinguai à une fenêtre sur ma gauche quelque chose d'extrêmement blanc ; je m'approchai un peu et fus fort étonné de découvrir que cette figure extrêmement blanche était celle de M. le général Zach. Je voulus lui parler. Un officier français m'en empêcha, me représentant que c'était défendu.

Cependant, je me fis reconnaître de lui à la hâte et lui dis en allemand la raison qui m'avait amené là ; je dus m'éloigner.

Mais je formai sur-le-champ le projet de le ramener coûte que coûte avec moi, à notre quartier-général, pour qu'il remit au moins un peu d'ordre dans la marche des affaires qui s'embrouillaient toujours davantage à mesure que personne, par crainte de la responsabilité, ne voulait rien prendre sur soi. A la fin du déjeuner, le Premier Consul me remit les deux originaux de ce traité à jamais mémorable, signé par le général en chef Berthier, en ajoutant :

« Vous les remettrez à M. le baron de Mélas en l'assurant de mon estime, ne désirant rien plus ardemment que de trouver une occasion de pouvoir lui en donner la preuve. »

Ensuite je demandai au général en chef s'il permettrait au général Zach de retourner pour quelques jours, sur sa parole

d'honneur, à notre quartier-général, pour y mettre ordre à ses affaires particulières.

Il y consentit sans difficulté, ajoutant seulement que ce général, après avoir terminé ses affaires, eût à le rejoindre à Milan, pour où il partait à l'instant en voiture avec le général Berthier et que là il recevrait sa destination ultérieure (Il fut envoyé quelque temps après à Paris).

M. de Zach revint donc avec moi à Alexandrie ; je ne lui confiai jamais que c'était moi qui lui avais procuré la permission de s'y porter pour mettre ordre à ses affaires et un peu aux nôtres qu'il avait tant soit peu embrouillées.

Tout le monde fut stupéfait de son retour et je me gardai bien de dire que c'était moi qui l'avais demandé à Bonaparte. Je rendis compte de ma mission au général en chef Baron de Mélas et lui remis le traité.

COMTE DE NEIPPERG

Under
Gaylord Bros.
Makers
Syracuse, N. Y..
PAT. JAN 21, 1908

555639

DC 223
.7
N3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

